

Texte n°1

Celui qui s'attaque à une difficulté théorique procède du simple au complexe, du clair à l'obscur ; les mouvements du travailleur ne sont pas, eux, plus simples ou plus clairs les uns que les autres, mais simplement ceux qui précèdent sont la condition de ceux qui suivent. Par ailleurs, la pensée rassemble le plus souvent ce que l'exécution doit séparer, ou sépare ce que l'exécution doit unir. C'est pourquoi, lorsqu'un travail quelconque présente à la pensée des difficultés non immédiatement surmontables, il est impossible d'unir l'examen de ces difficultés et l'exécution du travail ; l'esprit doit d'abord résoudre le problème théorique par ses procédés propres, et ensuite la solution peut être appliquée à l'action. On ne peut dire en pareil cas que l'action soit à proprement parler méthodique ; elle est conforme à la méthode, ce qui est bien différent. La différence est capitale ; car celui qui applique la méthode n'a pas besoin de la concevoir au moment où il l'applique. Bien plus, s'il s'agit de choses compliquées, il ne le peut, quand il l'aurait élaborée lui-même ; car l'attention, toujours contrainte de se porter sur le moment présent de l'exécution, ne peut guère embrasser en même temps l'enchaînement de rapports dont dépend l'ensemble de l'exécution. Dès lors, ce qui est exécuté, ce n'est pas une pensée, c'est un schéma abstrait indiquant une suite de mouvements, et aussi peu pénétrable à l'esprit, au moment de l'exécution, qu'une recette due à la simple routine ou un rite magique. Par ailleurs une seule et même conception est applicable, avec ou sans modifications de détail, un nombre indéfini de fois ; car bien que la pensée embrasse d'un coup la série des applications possibles d'une méthode, l'homme n'est pas pour autant dispensé de les réaliser une par une toutes les fois que c'est nécessaire. Ainsi à un seul éclair de pensée correspond une quantité illimitée d'actions aveugles. Il va de soi que ceux qui reproduisent indéfiniment l'application de telle ou telle méthode ne se sont souvent jamais donné la peine de la comprendre ; il arrive au reste fréquemment que chacun d'eux ne soit chargé que d'une partie de l'exécution, toujours la même, cependant que ses compagnons font le reste. Dès lors, on se trouve en présence d'une situation paradoxale ; à savoir qu'il y a de la méthode dans les mouvements du travail, mais non pas dans la pensée du travailleur. On dirait que la méthode a transféré son siège de l'esprit dans la matière. C'est ce dont les machines offrent la plus frappante image.

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, in Œuvres Complètes, tome II, vol. 2, pp. 78-79

Texte n°2

Toute action humaine exige un mobile qui fournisse l'énergie nécessaire pour l'accomplir, et elle est bonne ou mauvaise selon que le mobile est élevé ou bas. Pour se plier à la passivité épuisante qu'exige l'usine, il faut chercher des mobiles en soi-même, car il n'y a pas de fouets, pas de chaînes ; des fouets, des chaînes, rendraient peut-être la transformation plus facile. Les conditions mêmes du travail empêchent que puissent intervenir d'autres mobiles que la crainte des réprimandes et du renvoi, le désir avide d'accumuler des sous, et, dans une certaine mesure, le goût des records de vitesse. Tout concourt pour rappeler ces mobiles à la pensée et les transformer en obsessions ; il n'est jamais fait appel à rien de plus élevé ; d'ailleurs, ils doivent devenir obsédants pour être efficaces. En même temps que ces mobiles occupent l'âme, la pensée se rétracte sur un point du temps pour éviter la souffrance, et la conscience s'éteint autant que les nécessités du travail le permettent. (...) Rien n'est si puissant chez l'homme que le besoin de s'approprier, non pas juridiquement, mais par la pensée, les lieux et les objets parmi lesquels il passe sa vie et dépense la vie qu'il a en lui ; une cuisinière dit « ma cuisine », un jardinier dit « ma pelouse », et c'est bien ainsi. Un ouvrier, sauf quelques cas trop rares, ne peut rien s'approprier par la pensée dans l'usine. L'ouvrier ne sait pas ce qu'il produit, et par suite il n'a pas le sentiment d'avoir produit, mais de s'être épuisé à vide. Il dépense à l'usine, parfois jusqu'à l'extrême limite, ce qu'il a de meilleur en lui, sa faculté de penser, de sentir, de se mouvoir ; il les dépense, puisqu'il est vidé quand il en sort ; et pourtant, il n'a rien mis de lui-même dans son travail, ni pensée, ni sentiment, ni même, sinon dans une faible mesure, mouvements déterminés par lui, ordonnés par lui en vue d'une fin.

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, in *Œuvres Complètes*, tome II, vol. 2, pp. 297-298

Texte n°3

Il suffit de tenir compte de la faiblesse humaine pour comprendre qu'une vie où la notion même de travail aurait à peu près disparu serait livrée aux passions et peut-être à la folie ; il n'y a pas de maîtrise de soi sans discipline, et il n'y a pas d'autre source de discipline pour l'homme que l'effort demandé par les obstacles extérieurs. Un peuple d'oisifs pourrait bien s'amuser à se donner des obstacles, s'exercer aux sciences, aux arts, aux jeux ; mais les efforts qui procèdent de la seule fantaisie ne constituent pas pour l'homme un moyen de dominer ses propres fantaisies. Ce sont les obstacles auxquels on se heurte et qu'il faut surmonter qui fournissent l'occasion de se vaincre soi-même. Même les activités en apparence les plus libres, science, art, sport, n'ont de valeur qu'autant qu'elles imitent l'exactitude, la rigueur, le scrupule propre aux travaux, et même les exagèrent. Sans le modèle que leur fournissent sans le savoir le laboureur, le forgeron, le marin qui travaillent comme il faut, pour employer cette expression d'une ambiguïté admirable, elles sombreraient dans le pur arbitraire. La seule liberté qu'on puisse attribuer à l'âge d'or, c'est celle dont jouiraient les petits enfants si leurs parents ne leur imposaient pas des règles ; elle n'est en réalité qu'une soumission inconditionnée au caprice. Le corps humain ne peut en aucun cas cesser de dépendre du puissant univers dans lequel il est pris ; quand même l'homme cesserait d'être soumis aux choses et aux autres hommes par les besoins et les dangers, il ne leur serait que plus complètement livré par les émotions qui le saisiraient continuellement aux entrailles et dont aucune activité régulière ne le défendrait plus. Si l'on devait entendre par liberté la simple absence de toute nécessité, ce mot serait vide de toute signification concrète ; mais il ne représenterait pas alors pour nous ce dont la privation ôte à la vie sa valeur. (...) La liberté véritable ne se définit pas par un rapport entre le désir et sa satisfaction, mais par un rapport entre la pensée et l'action ; serait tout à fait libre l'homme dont toutes les actions procéderaient d'un jugement préalable concernant la fin qu'il se propose et l'enchaînement des moyens propres à amener cette fin. (...) Au reste toute espèce de vertu a sa source dans la rencontre qui heurte la pensée humaine à une matière sans indulgence et sans perfidie. On ne peut rien concevoir de plus grand pour l'homme qu'un sort qui le mette directement aux prises avec la nécessité nue, sans qu'il n'ait rien à attendre que de soi, et tel que sa vie soit une perpétuelle création de lui-même par lui-même.

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, in Œuvres Complètes, tome II, vol. 2, pp. 72-75

Texte n°4

Ce qui est sacré dans la science, c'est la vérité. Ce qui est sacré dans l'art, c'est la beauté. La vérité et la beauté sont impersonnelles. Tout cela est trop évident. Si un enfant fait une addition, et s'il se trompe, l'erreur porte le cachet de sa personne. S'il procède d'une manière parfaitement correcte, sa personne est absente de toute l'opération. La perfection est impersonnelle. La personne en nous, c'est la part en nous de l'erreur et du péché. Tout l'effort des mystiques a toujours visé à obtenir qu'il n'y ait plus dans leur âme aucune partie qui dise : je. Les rapports entre la collectivité et la personne doivent être établis avec l'unique objet d'écartier ce qui est susceptible d'empêcher la croissance et la germination mystérieuse de la partie impersonnelle de l'âme. Pour cela, il faut d'un côté qu'il y ait autour de chaque personne de l'espace, un degré de libre disposition du temps, des possibilités pour le passage à des degrés d'attention de plus en plus élevés, de la solitude, du silence. Il faut en même temps qu'elle soit dans la chaleur, pour que la détresse ne la contraigne pas à se noyer dans le collectif. Si tel est le bien, il semble difficile d'aller beaucoup plus loin dans le sens du mal que la société moderne, même démocratique. Notamment une usine moderne n'est peut-être pas très loin de la limite de l'horreur. Chaque être humain y est continuellement harcelé, piqué par l'intervention de volontés étrangères, et en même temps l'âme est dans le froid, la détresse et l'abandon. Il faut à l'homme du silence chaleureux, on lui donne un tumulte glacé. Le travail physique, bien qu'il soit une peine, n'est pas par lui-même une dégradation. Il n'est pas de l'art ; il n'est pas de la science ; mais il est autre chose qui a une valeur absolument égale à celle de l'art et de la science. Car il procure une possibilité égale pour l'accès à une forme impersonnelle de l'attention. (...) Exactement dans la même mesure que l'art et la science, bien que d'une manière différente, le travail physique est un certain contact avec la réalité, la vérité, la beauté de cet univers, et avec la sagesse éternelle qui en constitue l'ordonnance. (...) Si ceux qui travaillent sentaient que du fait qu'ils en sont les victimes ils en sont en un sens les complices, leur résistance aurait un tout autre élan que celui que peut leur fournir la pensée de leur personne et de leurs droits. Ce ne serait pas une revendication ; ce serait un soulèvement de l'être tout entier, farouche et désespéré comme chez une jeune fille qu'on veut mettre de force dans une maison de prostitution ; et ce serait en même temps un cri d'espérance issu du fond du cœur. (...) Quand on leur parle de leur propre sort, on choisit généralement de leur parler de salaires. Eux, sous la fatigue qui les accable et fait de tout effort d'attention une douleur, accueillent avec soulagement la clarté facile des chiffres. (...) Imaginons que le diable est en train d'acheter l'âme d'un malheureux, et que quelqu'un, prenant pitié du malheureux, intervienne dans le débat et dise au diable : Il est honteux de votre part de n'offrir que ce prix ; l'objet vaut au moins le double. Cette farce sinistre est celle qu'a jouée le mouvement ouvrier, avec ses syndicats, ses partis, ses intellectuels de gauche.

« La personne et le sacré », *Œuvres complètes*, tome V, volume 1, pp. 217-221

Texte n°5

Le travail exprime l'opposition de l'âme et de la matière. Mais non pas cette opposition seulement ; car aucun travail ne réussirait. Le travail, en tant qu'il provient d'une intention de l'âme et aboutit à un reflet conforme à cette intention, exprime l'union de l'âme et de la matière ; il en exprime l'opposition, non pas en ce que parfois le travail ne réussit pas, mais en ce que le travail peut toujours ne pas réussir, comme se composant d'une suite de changements indépendants les uns des autres. Ainsi, lorsque je veux élever un objet lourd à une certaine hauteur, au moyen d'un treuil, l'arrivée de l'objet à la hauteur voulue ne suis pas directement mon désir, mais par des mouvements intermédiaires, tels que la formation de nœuds, des tours donnés à une manivelle ; ces mouvements se décomposent en autant de parties qu'on voudra, et, en chacune de ces parties de travail, la matière ignore à quoi elle est utile. Mais l'âme n'aurait jamais aucune puissance sur le monde, si de ces désirs ne résultait pas immédiatement, non pas sans doute l'événement désiré, mais un mouvement quelconque dans la matière ; et en effet ces mouvements immédiats sont sans doute ce qui me sert surtout à former l'idée de ce que j'appelle mon corps. Ces mouvements sont liés à la vie même, et peuvent se produire sans pensée ; ce sont eux qui donnent aux animaux l'apparence de travailleurs.

Œuvres complètes, tome I, « Le travail et le droit », p. 246

Texte n°6

Le temps est cette séparation entre ce que je suis ce que je veux être, telle que le seul chemin de moi à moi soit le travail, ce rapport toujours défait entre moi et moi que le travail seul renoue ; désirer être à demain, c'est désirer avoir rendu la planche lisse sans avoir poussé le rabot, le plancher net sans avoir manié le balai. Désirer vivre hier, c'est désirer qu'un travail me sépare des heures accomplies. Cela ne m'est pas plus possible qu'il ne m'est possible de me transporter au terme du plus léger travail qu'en l'accomplissant. Quand je me transporte par le regret ou le remords, la crainte ou le désir, en un moment étranger au présent, je voudrais sauter par-dessus les travaux ; je méconnaissais la condition humaine, par laquelle le temps, comme forme du travail, est dirigé vers l'avenir, et vers cet avenir que je puisse saisir en quelque sorte dès maintenant par les travaux commencés. De cette lâche pensée naît l'idée d'un temps propre à chacun. Le temps n'est pas propre à moi, il est l'empreinte sur moi d'une existence étrangère. Si je m'apprête à bâtir un mur, le mur n'est pas à venir pour moi, il est à venir. (...) Ainsi, c'est seulement par l'épreuve du travail que me sont donnés, et toujours ensemble, temps et étendue, le temps comme la condition, l'étendue comme l'objet de mon action ; la loi du travail enferme, quant à mon action, qu'elle dure, quant au monde, qu'il s'étende. (...) Entre les émotions que je subis et l'étendue que par le travail je saisis à travers elle comme constituant l'existence antagoniste, le travail seul pose un rapport. (...) Ces travaux seulement possibles et par la suite sans matière, que je n'accomplis pas, mais conçois et imagine seulement, n'ont de commun avec les travaux réels que la forme même, c'est à dire la loi du temps (...). Ainsi par la loi du travail, le projet même enferme la distance, d'après cette idée, qui définit le plus près et le plus loin, qu'avant d'être en tel lieu je devrais être en tel, tel et tel autre. (...) Le monde est ainsi pour moi comme un compagnon de travail. (...) Et comme il n'y a pas de travaux dans le monde tout seul, il n'y a pas en un sens de durée pour le monde tout seul ; autant que l'âme du temps consiste en ceci, qu'il est irréversible, ou mieux qu'il est dirigé, le monde le repousse comme étant le royaume de l'immédiat. (...) Éveillons nous donc de nouveau au monde, c'est-à-dire revenons au travail et à la perception, sans manquer de courage pour observer cette règle, par laquelle seulement ce que nous faisons peut être travail, ce que nous sentons perception : rabaisser notre propre corps au rang d'outil, nos émotions au rang de signe.

Œuvres complètes, tome I, « Du temps », pp. 143-144

Texte n°7

La religion fait apparaître l'amour, mais le travail fait apparaître le droit, le respect de la personne humaine, l'égalité ; et c'est pourquoi la coopération fait apparaître une amitié rude que rien ne remplace. Chanter dans un chœur, c'est éprouver la puissance des semblables, non point reconnaître ses égaux. Le signe est divin ; chacun se soumet au signe ; les signes ont valeur pour nous et non point nous pour eux. Mais le travailleur reconnaît son semblable et se sent reconnu. Les travailleurs seuls forment une République. Et c'est pourquoi c'est le travail, et non pas la religion, ou l'amour, qui fondera et fonde la paix. Le travail, opposé à la religion ou à la famille, sépare les hommes si on veut, mais non pas comme la recherche de la nourriture sépare les animaux. Je pose l'autre travailleur comme mon égal en me l'opposant. Non pas unis, non pas en accord comme danseurs et chanteurs, mais chacun libre, chacun souverain, sans aucun souci de s'accorder à l'autre, reconnaissant en l'autre cette même insouciance, et se fiant à lui par cela même. D'où une rude amitié presque sans affection. C'est cette amitié qui fait la paix. Non point les affections qui lient la famille, les amants, une certaine espèce d'amis, et les hommes qui pratiquent la même religion, luttent dans le même parti, qui, en fait ou métaphoriquement, chantent ensemble. Toutes ces affections se nourrissent trop d'un délicieux accord qui engendre toutes les guerres. Aussi les partisans de la peine peuvent-ils se réunir en des cérémonies religieuses pour chanter ensemble, ni même pour parler ensemble, car, pour des hommes qui pensent de même sur une idée, parler de cette idée, c'est toujours chanter en chœur ; ils ne peuvent se réunir que pour travailler. D'où le service civil.

Œuvres complètes, tome II, vol. 1, « Sur l'idée de Ganuchaud et Canguilhem », pp. 48-49

Texte n°8

Agir, c'est-à-dire produire ou chasser volontairement telle ou telle émotion ; je ne puis alors agir qu'indirectement ; or agir indirectement, c'est travailler. (...) Que je ne puisse pas agir sans travailler, cela n'exprime que la présence d'une matière antagoniste ; même une telle condition fait mieux qu'un indiquer l'existence de la matière, elle définit la matière. Or, qu'est-ce que le travail ? Le travail, par opposition à la réflexion, à la persuasion, à la magie, c'est une suite d'actions qui n'ont aucun rapport direct, ni avec l'émotion première, ni avec le but poursuivi, ni les unes avec les autres ; ainsi pour un homme qui, par exemple, abrité dans une caverne, veut en boucher l'entrée par une grosse pierre, la loi est d'abord que les mouvements qui lui permettront de le faire n'ont aucun rapport avec le mouvement spontané que causait en lui, par exemple, la peur de bête féroce, et leur sont même directement contraires. (...) Et à tout moment dans son travail, ces mouvements sont aussi étrangers aux mouvements accomplis, aux mouvements projetés, aussi bien qu'aux désirs. (...) La géométrie est l'interprète de cette éloquence muette. On peut comprendre ainsi que Descartes ait toujours refusé de concevoir un espace vide. Car en tout espace, il y a impossibilité, par exemple, de passer d'un point à un autre sans passer par tous les points intermédiaires ; or cette impossibilité est une loi du travail, et partout où mon action est travail, c'est qu'elle rencontre une matière. Les *Éléments* d'Euclide sont comme la Bible du travailleur. Non que les proportions géométriques soient simplement relatives à nos travaux ; car dire que pour agir je dois travailler, c'est dire que les changements produits par moi sont sans affinité avec mes désirs et mes projets, ne portent point le sceau de ma volonté, et se font comme ils se feraient s'ils étaient produits par tout autre chose.

Œuvres complètes, tome I, « De la perception ou l'aventure de Protée », p.

Texte n°9

Travailler, c'est mettre son propre être, âme et chair, dans le circuit de la matière inerte, en faire un intermédiaire entre un état et un autre état d'un fragment de matière, en faire un instrument. Le travailleur fait de son corps et de son âme un appendice de l'outil qu'il manie. Les mouvements du corps et l'attention de l'esprit sont fonction des exigences de l'outil, qui lui-même est adapté à la matière du travail. La mort et le travail sont choses de nécessité et non de choix. L'univers ne se donne à l'homme dans la nourriture et la chaleur que si l'homme se donne à l'univers dans le travail. Mais la mort et le travail peuvent être subies avec révolte ou consentement. Ils peuvent être subis dans leur vérité nue ou enrobés de mensonges. Le travail fait violence à la nature humaine. Tantôt il y a surabondance de forces juvéniles qui veulent se dépenser et n'y trouvent pas leur emploi ; tantôt il y a épuisement, et la volonté doit sans cesse suppléer, au prix d'une tension très douloureuse, à l'insuffisance de l'énergie physique ; il y a mille préoccupations, soucis, angoisses, mille désirs, mille curiosités qui entraînent la pensée ailleurs ; la monotonie cause du dégoût ; et le temps pèse d'un poids presque intolérable. La pensée humaine domine le **temps** et parcourt sans cesse rapidement le passé et l'avenir en franchissant n'importe quel intervalle ; mais celui qui travaille est soumis au temps à la manière de la matière inerte qui franchit un instant après l'autre. C'est par là surtout que le travail fait violence à la nature humaine. C'est pourquoi les travailleurs expriment la souffrance du travail par l'expression « trouver le temps long ». (...) Immédiatement après le consentement à la mort, le consentement à la loi qui rend le travail indispensable à la conservation de la vie est l'acte le plus parfait d'obéissance qu'il soit donné à l'homme d'accomplir. Dès lors les autres activités humaines, commandement des hommes, élaboration de plans techniques, art, science, philosophie et ainsi de suite, sont toutes inférieures au travail physique en signification spirituelle. Il est facile de définir la place que doit occuper le travail physique dans une vie sociale bien ordonnée. Il doit en être le centre spirituel.

Annexe n°1

Le roman raconte l'histoire d'une famille d'Algériens qui ont immigré en France par crainte du FLN. Après huit mois dans un camp de réfugiés et deux ans une structure forestière dans le Sud de la France, la famille est logée dans une cité à HLM en Normandie.

« À la fin du mois d'avril, pour préparer le 1er mai, l'instituteur demande aux élèves de sa classe d'accompagner un des leurs parents le jeudi qui suit et de rapporter une rédaction qui présente le monde du travail. À la récréation, toutes les conversations portent sur ce devoir exceptionnel. (...)

- Et toi, ton père fait quoi?
- Il travaille à l'usine, dit Hamid.
- Laquelle ?
- À Messai.
- Oui mais il fait quoi ? Il fabrique quoi ?
- Il fabrique rien. Il travaille à l'usine.

Hamid ne saisit pas ce que veut son interlocuteur. Son père travaille à l'usine, comme la plupart des voisins, et dans leur discours, il semble n'en exister qu'une. C'est l'Usine. Celle qui fait qu'on les a amenés là. Il n'a jamais pensé qu'elle produisait quoi que ce soit puisque Ali n'en est jamais revenu les mains chargées. Dans sa tête, l'Usine fabrique surtout de la fumée, des blessures, des crampes et une odeur de cramé que son père traîne d'une pièce à l'autre de l'appartement malgré les douches. (...)

Il ne veut pas que son fils le voie au travail, tout en bas de l'échelle sociale, un rien du tout, un minable. Parfois, il lui arrive de regretter les minces files urticantes que formaient les chenilles processionnaires le long des troncs. Au moins, il était à l'air libre et le travail ressemblait parfois à un tour de force dont il pouvait être fier...

(...) - Alors c'est quoi que vous faites ? demande Hamid en se postant derrière lui. Ahmed répond, avec un sourire désarmant : - Moi, je me brûle. Lui, il se coupe. Et lui, là-bas, il se pète le dos. (...)

Il est impressionné par le ballet minutieux que les hommes et les machines dansent ensemble, par la précision des gestes des ouvriers grâce auxquels les pièces apparaissent toujours à l'endroit où les machines les réclament. L'économie de leur mouvement (un, deux, trois ! un, deux, trois !) lui paraît être une science dont ils peuvent être fiers. Au fil de la matinée, il commence à s'ennuyer. Le découpage en postes strictement hiérarchisés de l'usine lui semble inutilement pesant. Il ne comprend pas que les ouvriers n'aient pas le droit de se déplacer d'un endroit à l'autre, de changer d'activité si le cœur leur en dit, de suivre une pièce à travers les diverses opérations qu'elle nécessite. Au bout de quelques heures dans le bâtiment,

le bruit et la chaleur ont rendu sa tête cotonneuse. Il a du mal à penser, les mouvements des presses et des fers s'exercent à l'intérieur de son crâne, écrabouillant ou fondant les phrases au moment même où elles se forment. (...)

Le gros Ahmed lui sourit : - Tu vois fils, le problème de ce genre de boulot c'est qu'à part traîner au bistrot du coin, tu n'as plus la force de rien quand tu sors. (...)

Il voulait simplement lui expliquer pourquoi les hommes comme lui boivent, ce n'est pas vraiment leur faute, c'est le boulot qui est trop dur et trop bête pour faire d'eux autre chose que des ânes ou des porcs. (...)

- Tu ne pourrais pas trouver un autre travail ? demande régulièrement Hamid à son père après sa visite à l'usine. Un travail qui te plaise ?

- Tu rêves ou tu veux que je rêve ? répond Ali.

C'est une question rituelle chez lui, et elle n'est pas tendre. « Tu rêves ? » est déjà une critique. Mais « tu veux que je rêve ? », c'est pire. C'est comme s'il demandait « Tu veux que je me fouette ? », « Tu veux que je me fasse mal ? ». Les enfants ne peuvent faire autrement que de s'excuser. (...)

- Je crois que je ne voudrais pas travailler, plus tard, confie Hamid à sa mère au moment du dîner.

- Tu aurais dû naître dans une autre famille, alors. Ici, on n'a pas le choix. »

Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, 2017

Annexe n°2

Comme le soleil est image de Dieu, de même la sève végétale qui capte l'énergie solaire, qui fait monter les plantes et les arbres tout droit contre la pesanteur, qui s'offre à nous pour être broyée et détruite en nous et entretenir notre vie, cette sève est une image du Fils, du Médiateur. Tout le travail du cultivateur consiste à servir cette image. Il faut qu'une telle poésie entoure le travail des champs d'une lumière d'éternité. Autrement il est d'une monotonie qui conduirait facilement à l'abrutissement, au désespoir, ou à la recherche des satisfactions les plus grossières ; car le manque de finalité qui est le malheur de toute condition humaine s'y montre trop visiblement. L'homme s'épuise au travail pour manger, il mange pour avoir la force de travailler, et après un an de peine tout est exactement comme au point de départ. Il travaille en cercle. La monotonie n'est supportable à l'homme que par un éclairage divin. Par cette raison même une vie monotone est bien plus favorable au salut.

« Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu », *Œuvres complètes*, tome IV, volume 1, p. 284

Annexe n°3

Par la suite, Simone Weil montrera que le travail joue un rôle central dans une autre science, la physique. Dans la physique classique, comme dans la géométrie, la loi du travail exige que chaque étape de l'exécution soit indépendante de la précédente et de la suivante, indifférente en elle-même au désir et au résultat espéré (pour soulever une pierre très lourde, il faut non la soulever directement mais abaisser un levier). Les concepts de la physique classique présupposent un travail mais sans travailleur : « C'est pourquoi il se trouve une obscurité impénétrable (on peut s'en convaincre en parcourant même un manuel scolaire) dans les notions simples et fondamentales de la mécanique et de la physique, repos, mouvement, vitesse, accélération, point matériel, système de corps, inertie, force, travail, énergie, potentiel. »¹ Les lois de la nature, inconnues alors, ont été appréhendées à l'aide d'une réalité qui était plus connue et donc plus maniable, celle du travail physique : « Le travail se définit par l'élévation d'un certain poids à une certaine hauteur. »² C'est cette analogie qui préside aux mesures de la réalité physique, et ces mesures sont fictivement, mais c'est une fiction nécessaire, en rapport avec l'expérience d'un effort, effort pour franchir des distances et soulever des poids. Ainsi les forces de la nature sont en quelque sorte considérées comme des travailleurs, leur action est vue à l'image de celle de travailleurs, et de travailleurs qui produisent, à conditions égales, des résultats égaux. La science du XXème siècle n'ajoute rien à la science classique, elle lui retire plutôt son principe même, qui est, comme on l'a vu, l'analogie entre les lois de la nature et les conditions du travail. La théorie des quanta rompt avec l'idée que « l'énergie est une fonction de l'espace ; toute variation d'énergie est analogue à ce qui se produit quand des poids tombent ou sont soulevés »³. C'est aussi d'une manière plus générale que la notion de travail est au centre de la science classique, parce qu'elle est, d'après Simone Weil, à la source de la notion de causalité : « L'idée d'une liaison de cause à effet est donnée par l'épreuve du travail (...). Il est presque impossible de penser deux événements qui se suivent sans se figurer une force au travail, qui doit passer par le premier pour arriver au second. (...) Définir cause d'un événement ce qui doit se présenter avant l'événement, c'est se figurer un travail. »⁴

¹ « La science et nous », *Œuvres complètes*, tome IV, volume 1, pp. 139-182

² « Réflexions à propos de la théorie des quanta », *Œuvres complètes*, tome IV, volume 1, pp. 195-210

³ « La science et nous », *Œuvres complètes*, tome IV, volume 1, pp. 139-182

⁴ « Du temps », *Œuvres complètes*, tome I, p. 158. N'est-ce pas tout de même donner une extension très large à l'idée de travail, au risque de lui faire perdre en détermination ?